

Virginia Woolf

Entre les livres

essais sur les littératures
russe et anglo-américaine

traduit de l'anglais
par Jean Pavans

Minos



La Différence

HEURES EN BIBLIOTHÈQUE¹

Commençons par éclaircir la vieille confusion entre l'homme qui aime étudier et l'homme qui aime lire, et par signaler qu'il n'y a aucun rapport entre les deux. Un homme d'étude est un solitaire enthousiaste, concentré, sédentaire, qui cherche à découvrir dans les livres une graine particulière de la vérité à laquelle il a consacré son cœur. Si la passion de la lecture s'empare de lui, ses gains diminuent et disparaissent entre ses doigts. Un lecteur, de l'autre côté, doit contrarier dès le début le désir de l'étude ; si le savoir s'attache bel et bien à lui, aller à sa poursuite, lire suivant un système, devenir un spécialiste ou une autorité, est très susceptible de tuer ce que nous aimons à considérer comme la passion plus humaine pour la lecture pure et désintéressée.

En dépit de tout cela, nous pouvons aisément évoquer un tableau qui s'applique à l'amateur de livres et fait naître un sourire à ses dépens. Nous imaginons un personnage pâle et affaibli en robe de chambre,

1. Essai paru dans le *TLS* du 30 novembre 1916. Le titre avait été utilisé par Leslie Stephen (père de V. W.) pour des recueils d'essais critiques parus en 1874 et en 1876. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

perdu dans les spéculations, incapable de prendre une bouilloire sur le feu, ou de s'adresser à une dame sans rougir, ignorant les nouvelles du jour, quoique versé dans les catalogues des bouquinistes, dans les sombres boutiques desquels il passe les heures du jour – personnage délicieux, sans aucun doute, dans sa simplicité grincheuse, mais ne ressemblant nullement à cet autre vers lequel nous dirigeons notre attention. Car le véritable lecteur est essentiellement jeune. C'est un homme d'une intense curiosité ; un homme d'idées ; un esprit ouvert et communicatif ; pour lequel la lecture relève davantage de l'exercice vivifiant en plein air que de l'étude cloîtrée ; il arpente la grand-route, il grimpe toujours plus haut sur les collines jusqu'à ce que l'atmosphère soit presque trop raréfiée pour qu'on y respire ; pour lui, il ne s'agit pas du tout d'une recherche sédentaire.

Mais, en dehors de ces considérations générales, il ne serait pas difficile de prouver par une masse de faits que la grande saison de la lecture est la saison qui se situe entre les âges de dix-huit et vingt-quatre ans. La simple liste de ce qu'on lit alors emplit de désespoir le cœur des personnes plus âgées. Ce n'est pas seulement que nous avons lu de si nombreux livres, mais que nous avons encore de si nombreux livres à lire. Si nous voulons rafraîchir notre mémoire, reprenons un de ces vieux carnets de notes que nous avons tous, à un moment ou à un autre, eu la passion de commencer. La plupart des pages sont blanches, il est vrai ; mais, au début, nous en trouverons un certain nombre très joli-

ment couvertes d'une écriture étonnamment lisible. Là, nous avons consigné les noms des grands écrivains par ordre de mérite ; là, nous avons recopié les beaux passages des classiques ; là, se trouvent des listes de livres à lire ; et là, ce qui est le plus intéressant de tout, se trouvent des listes de livres effectivement lus, ainsi que le lecteur l'atteste avec quelque vanité juvénile par des traits à l'encre rouge. Nous citerons la liste des livres que quelqu'un a lus durant un certain mois de janvier à l'âge de vingt ans, la plupart probablement pour la première fois : 1. *Rhoda Fleming* ; 2. *Shagpat Rasé* ; 3. *Tom Jones* ; 4. *Le Laodicéen* ; 5. *La Psychologie de Dewey* ; 6. *Le Livre de Job* ; 7. *Le Discours sur la Poésie de Webbe* ; 8. *La Duchesse d'Amalfi* ; 9. *La Tragédie du Vengeur*². Et ainsi continue-t-il de mois en mois jusqu'à ce que, comme toutes les listes de ce genre, la sienne s'arrête soudain au mois de juin. Mais si nous suivons le lecteur dans son exercice, il est clair que nous ne pouvons pratiquement rien faire d'autre que de lire durant des mois. La littérature élisabéthaine est parcourue dans son ensemble ; il a lu beaucoup de Webster, de Browning, de Shelley, de Spenser et de Congreve ; Peacock,

2. *Rhoda Fleming* (1865), *The Shaving of Shagpat : an Arabian Entertainment* (1856), de George Meredith (1828-1909) ; *Tom Jones, a Foundling* (1749), de Henry Fielding (1707-1754) ; *A Loadicean* (1881), de Thomas Hardy (1840-1928) ; *Psychology* (1887), de John Dewey (1859-1952) ; *A Discourse of English Poetry* (1586), de William Webbe (1568-1591) ; *The Duchess of Malfi* (c. 1614), de John Webster (1580 ?-1625 ?) ; *The Revenger's Tragedy* (1607), de Cyril Tourneur (1575 ?-1626 ?).

il l'a lu du début à la fin ; et deux ou trois fois la plupart des romans de Jane Austen. Il a lu tout Meredith, tout Ibsen, et un peu de Bernard Shaw. Nous pouvons être très certains, aussi, que le temps qui n'était pas passé à la lecture était passé à de fabuleuses discussions sur la querelle des Anciens et des Modernes, de l'Idéalisme et du Réalisme, de Racine et de Shakespeare³, jusqu'à ce que pâlisent les lueurs de l'aube.

Les vieilles listes sont là pour nous faire sourire et peut-être un peu soupirer, mais nous donnerions beaucoup pour retrouver aussi l'humeur dans laquelle se déroulait cette orgie de lecture. Heureusement, ce lecteur n'était nullement un prodige, et en nous concentrant un peu nous pouvons pour la plupart nous rappeler du moins les étapes de notre propre initiation. Les livres que nous lisons dans l'enfance, après les avoir dérobés sur quelque étagère supposée inaccessible, ont quelque chose de l'irréalité et du caractère redoutable du spectacle secret de l'aube qui point sur le paysage tranquille, tandis que la maison est endormie. Mais la lecture plus tardive dont la liste ci-dessus est un exemple est une tout autre affaire. Pour la première fois, peut-être, toutes les restrictions sont écartées, et nous pouvons lire ce qui nous plaît ; les bibliothèques

3. Robert Browning (1812-1889) ; Percy Bysshe Shelley (1792-1822) ; Edmund Spenser (1552 ?-1599) ; William Congreve (1670-1729) ; Thomas Love Peacock (1785-1866) ; Jane Austen (1775-1817) ; Henrik Ibsen (1828-1906) ; George Bernard Shaw (1856-1950) ; Jean Racine (1639-1699) ; William Shakespeare (1564-1616).

sont à notre disposition et, mieux que tout, nous avons des amis qui se trouvent dans la même situation. Pendant des journées entières, nous ne faisons rien d'autre que de lire. C'est une période d'excitation et d'exaltation extraordinaires. Il y a en nous-même une sorte d'émerveillement à faire personnellement cela, mêlé à l'arrogance et au désir absurde de manifester notre familiarité avec tous les grands êtres humains qui ont vécu sur terre. La passion pour la connaissance est alors plus vive, ou du moins plus confiante, que jamais, et nous avons, aussi, une intense ténacité d'esprit que les grands écrivains récompensent en laissant paraître qu'ils ne font qu'un avec nous dans leur estimation de ce qui est bon dans la vie. Et même s'il est nécessaire de s'opposer à quelqu'un qui a adopté, disons, Pope au lieu de Sir Thomas Brown⁴ pour héros, nous éprouvons une profonde affection pour ces hommes et sentons que nous les connaissons comme personne ne les connaît, intimement, et tout seul. Nous combattons sous leur bannière, et presque sous leur regard. Ainsi hantons-nous les vieilles librairies, et rapportons à la maison des in-folio et des in-quarto, Euripide avec des gravures sur bois, et Voltaire en in-octavo du XVIII^e siècle⁵.

Mais ces listes sont de curieux documents, en ce qu'elles ne semblent guère inclure aucun écrivain contemporain. Meredith, Hardy et Henry James étaient

4. Alexander Pope (1688-1744) ; Sir Thomas Browne (1605-1682).

5. Euripide (480 ?-407 ? av. J.-C.) ; Voltaire (1694-1778).

bien sûr vivants quand ce lecteur vint à eux, mais ils étaient déjà acceptés parmi les classiques. Aucun homme de sa génération ne l'influence comme Carlyle, Tennyson ou Ruskin⁶ influençaient les jeunes de leur époque. Et cela, nous pensons que c'est très caractéristique de la jeunesse, car hormis les géants reconnus, il n'estime n'avoir rien à faire avec les hommes plus petits, même s'ils traitent du monde où il vit. Il revient plutôt aux classiques, et ne fraie qu'avec les esprits de tout premier ordre. Pour le présent, il se tient éloigné de toutes les activités des hommes et les regarde à distance, les juge avec une superbe sévérité.

Certes, un des signes de la disparition de notre jeunesse est un sentiment de camaraderie avec les autres êtres humains à mesure que nous prenons place parmi eux. Nous aimerions penser que nous gardons des critères aussi élevés que jamais ; mais nous prenons certainement plus d'intérêt aux œuvres de nos contemporains et pardonnons leur manque d'inspiration en raison de quelque chose qui nous rapproche d'eux. On peut même avancer que nous obtenons en fait davantage des vivants, quoiqu'ils soient peut-être très inférieurs, que des morts. En premier lieu, il ne peut y avoir aucune vanité secrète à lire nos contemporains, et la sorte d'admiration qu'ils nous inspirent est extrêmement chaleureuse et authentique parce qu'afin de laisser libre cours à notre croyance en eux, nous devons souvent sacrifier

6. Henry James (1843-1916) ; Thomas Carlyle (1795-1881) ; Alfred, lord Tennyson (1809-1892) ; John Ruskin (1819-1900).

DU MÊME AUTEUR AUX ÉDITIONS DE LA DIFFÉRENCE

Rire ou ne pas rire, anthologie (1905-1929), Littérature étrangère,
2014.

Cet ouvrage a été publié pour la première fois à La Différence en 1990.

© SNELA La Différence, 30, rue Rampeau, 75020 Paris, 2014
pour la traduction en langue française.